

***L'Idée d'université* : Aumônerie de l'ENS, 24 novembre 2016**

Vous m'avez demandé de vous présenter *L'Idée d'université* de Newman, ce que je vais essayer de faire. Je vais d'abord présenter brièvement Newman afin de situer l'œuvre dans le contexte de sa vie et sa pensée, puis évoquer le contexte historique du livre. Je parlerai ensuite de la conception que Newman se faisait d'une université et de la finalité de celle-ci ; de sa conception de la place de la théologie dans un cursus universitaire ; et de sa conception du rapport entre vie éthique et vie spirituelle à travers son célèbre portrait du *gentleman*.

Vous remarquerez que cela fait un exposé comportant plus de trois parties ; mais tout le monde ne peut pas être Français !

Très rapidement, donc, l'homme et l'œuvre, comme on disait autrefois dans les études littéraires.

Vous savez sans doute qu'il a passé la première moitié de sa vie comme anglican, puis s'est « converti » (comme on dit) au catholicisme en 1845. Cela dit, sa véritable « conversion », au sens étymologique – quand il *se tourne vers* Dieu – se situe en 1816, quand il a 15 ans.

Newman est reconnu comme l'un des grands penseurs chrétiens des temps modernes.

Il est aussi l'une des grandes figures et l'un des grands maîtres *spirituels* de cette même époque, ce qui est moins connu mais mériterait de l'être davantage.

Il est aussi reconnu comme l'un des grands *écrivains* anglais du XIX^e siècle, et l'un des grands auteurs *satiriques* de langue anglaise de tous les temps. Malheureusement, son ironie échappe parfois à ses traducteurs ce qui les amène à faire des contre-sens.

C'est le cas notamment de la traduction française de *L'Idée d'université*. Nous ne possédons qu'une seule traduction française de l'ouvrage, et elle est franchement *mauvaise* ; très souvent les traducteurs font des paraphrases au lieu de traduire, sans doute parce qu'ils manquent souvent de comprendre la pensée de Newman. (Morale de l'histoire : il faut lire le livre en anglais !)

Comme écrivain, il fut extraordinairement prolifique. Il a publié une quarantaine de volumes, et laissé des notes et ébauches qui représentent le double ou le triple de l'œuvre publiée. (Tout a été conservé à l'Oratoire de Birmingham qu'il a fondé. Un institut américain, le *National Institute for Newman Studies*, est actuellement en train de numériser *toutes* ses archives. C'est un travail qui s'échelonne sur plusieurs années ; les Américains ont des moyens financiers qui nous laissent rêveurs !)

Je terminerai cette rapide présentation par une remarque fondamentale. Newman est un homme d'une grande intelligence et d'une culture prodigieuse.

Mais – et j'insiste là-dessus – il n'est pas *uniquement* un intellectuel. C'est aussi un homme dont l'*expérience spirituelle* est profonde et *oriente toute sa pensée*. Vouloir lire *L'Idée d'université* comme une simple réflexion intellectuelle sur l'éducation – beaucoup d'universitaires l'ont fait ! – c'est ne rien y comprendre. Le livre comporte aussi un enseignement *spirituel*, incontournable si nous voulons en saisir le sens intégral.

Venons-en au livre. On le connaît mal en France, alors que dans les pays anglophones, principalement les États-Unis, il reste, plus d'un siècle et demi après sa publication, un ouvrage de référence – qu'on *soit* pour les idées de l'auteur, ou *contre*.

Sa genèse est liée à des circonstances historiques particulières en Irlande. Jusqu'en 1845, le seul établissement d'enseignement supérieur dans ce pays était *Trinity College*, à Dublin, qui était un établissement anglican où les *religious tests* étaient toujours en vigueur, comme d'ailleurs aux Universités d'Oxford et de Cambridge en Angleterre : c'est-à-dire tout étudiant devait souscrire formellement aux *Trente-neuf articles de religion*, la profession de foi officielle de l'Église anglicane – ce qui excluait de l'éducation supérieure les catholiques et les protestants proprement dits.

J'ajoute que l'Irlande faisait partie alors du Royaume-Uni ; et Dublin était, jusqu'aux premières décennies du XIX^e siècle, la deuxième ville de ce pays.

En 1845 – nous sommes au début de la Grande Famine et la révolte gronde – le gouvernement britannique, pour essayer de se concilier les catholiques, crée une nouvelle université, la *Queen's University of Ireland*.

Les évêques catholiques d'Irlande, cependant, refusent d'une part le principe de ce qu'on appelait alors « l'éducation mixte » – la présence non pas de garçons et fille mais de protestants et de catholiques dans un même établissement – et d'autre part l'exclusion de tout enseignement *religieux*.

Quelques-uns, avec l'appui de Rome, conçoivent alors le projet de créer en Irlande une université catholique. Le principal promoteur en est Mgr Paul Cullen, primat de l'Église catholique en Irlande qui va bientôt être nommé archevêque de Dublin.

Afin d'inciter le public irlandais à soutenir ce projet, Cullen sollicite Newman pour prononcer une série de conférences à Dublin en 1852. Il lui demande ensuite d'être le premier recteur de la nouvelle université – son recteur et, effectivement, son créateur.

Après maintes hésitations, Newman finit par accepter. Il prononce donc une série de cinq conférences, devant un public qui comporte tout ce que la ville compte alors d'*intelligentsia*.

Newman a reçu de l'archevêque Cullen, en vue de ces conférences, une directive très claire : il s'agit (je cite) de réfuter le principe de « l'éducation mixte » et de « persuader les gens que l'éducation doit être religieuse »¹.

Mais Newman n'est pas un homme à se laisser imposer une ligne de conduite. S'il évite soigneusement de heurter de front les évêques, il exprime dans ces conférences une pensée personnelle, dans toute sa *complexité* – et Dieu sait si elle est complexe et nuancée.

Les cinq conférences prononcées sont « complétées » par cinq autres textes, rédigés sous forme de conférences mais jamais prononcés, et publiés à la fin de 1852 sous le titre *Discourses on the Scope (la portée) and Nature of University Education*. Ce n'est que lors de la 3^e édition, en 1873, que l'ouvrage reçoit le titre *The Idea of a University*.

¹ LD, XIV, p. 365, note 2.

Ceci appelle plusieurs remarques. Ces « conférences » de 1852 sont *très loin* de nous donner une vue globale de la pensée de Newman sur l'université.

Ceux qui n'étudient *que* ses conférences en concluent souvent que Newman ne voyait aucune place dans une université pour la recherche, ou qu'il ne s'intéressait qu'à *seule* formation intellectuelle, ou même qu'il était un pur théoricien. Tout cela est faux.

Il continue d'écrire et de publier sur l'université tout au long de ses années comme recteur. Il fonde deux revues, l'une pour publier des travaux de recherche, l'autre pour tenir le public au courant du développement de l'Université.

Il publie en 1854 une longue étude historique de 250 pages consacrée à la naissance et à l'évolution des universités. Elle s'intitule *Rise and Progress of Universities (Essor et progrès des universités)*².

En 1859 il publie un choix de ses conférences des années précédentes, toutes consacrées à des questions plus ou moins pratiques en un volume intitulé *Lectures and Essays on University Subjects* qui devient en 1873 la deuxième partie de *L'Idée d'université*³.

Enfin, en tant que recteur Newman s'est révélé un homme extrêmement pratique, ayant le génie de l'organisation et les pieds bien sur terre. Des études récentes très fouillées permettent de mesurer toute l'ampleur de ses activités pratiques et de ses dons. Quant à l'idée qu'il ne s'intéressait qu'à la formation intellectuelle, il faut noter qu'à côté de la Faculté des Lettres et de Philosophie **Vérifier titre**, il a créé une Faculté des Sciences, une école d'ingénieurs, et une école de médecine qui fut la gloire de l'Université.

Que sont les **caractéristiques de l'université** selon Newman, et quelle est sa finalité ? Je vais faire 6 observations, avec quelques sous-parties.

(1) Premier point. Il définit l'université comme (je cite) « un endroit où l'on enseigne l'universalité du savoir »⁴ (*a place of teaching universal knowledge*).

Il n'a pas la naïveté de penser que toute université est en mesure, en réalité, d'enseigner *toutes* les disciplines : il y aura nécessairement des spécialisations et des lacunes. Mais il propose un *horizon à viser : en principe*, dans la mesure du possible, *toutes* les disciplines ou « branches » du savoir doivent être enseignées dans *toute* université. (On verra pourquoi dans un instant.)

² Sous le titre *Rise and Progress of Universities (Essor et progrès des universités)*. L'étude parut d'abord dans l'une des deux revues fondées par Newman, la *Catholic University Gazette*, et fut reprise dans le tome I des *Historical Sketches* en 1872.

³ L'ouvrage s'intitule maintenant *The Idea of a University Defined and Illustrated. I In Nine Discourses Addressed to the Catholics of Dublin. II In Occasional Lectures Addressed to Members of the Catholic University*. En français, la première partie fut publiée en 1968 dans la collection des « Textes Newmaniens » édités chez Desclée de Brouwer (volume VI) et republiée aux Éditions Ad Solem en 2007. La deuxième partie ne fut publiée qu'en 1997 : *L'Idée d'université. Deuxième partie : les disciplines universitaires*, tr. Marie-Jeanne Bouts et Yvette Hilaire, Presses universitaires du Septentrion (Lille).

⁴ Cf. *L'Idée d'université*, tr. E. Robillard et M. Labelle, Desclée de Brouwer, Textes Newmaniens VI, 1968, p. 29. Les italiques sont de l'auteur. (Le sigle « cf. » devant le titre d'un ouvrage cité signifie que je me suis permis de corriger une traduction souvent beaucoup trop peu précise et peu fidèle à la pensée de l'auteur.)

(2) Deuxième point. Il se fait le défenseur de ce qu'il appelle « l'éducation *libérale* ». Le mot « libéral » n'a rien à voir ici avec l'économie ou la politique. Il n'a rien à voir non plus avec qu'on appelle aux États-Unis un *Liberal Arts College* : dans ce terme, le mot « libéral » désigne un contenu – il s'agit à peu près des lettres et sciences humaines. Chez Newman, il désigne une éducation qui *s'oppose* à deux conceptions *rivales* de l'éducation :

- Il s'oppose à la philosophie de l'*utilitarisme* d'un Jeremy Bentham ou d'un John Stuart Mill, philosophie pour laquelle seules comptent les connaissances *pratiques* et *professionnelles*. Non que Newman récuse la formation professionnelle en elle-même : il a, après tout, fondé à Dublin une école d'ingénieurs et une faculté de médecine. Ce qu'il récuse, c'est toute philosophie qui n'admet *que* cette finalité professionnelle, et qui *subordonne* tout enseignement à cette finalité. Cette idée est profondément enracinée dans les mentalités au XIX^e siècle, y compris dans l'Église catholique.
- Mais il s'oppose d'autre part à une conception de l'éducation où tout est subordonné à des fins *morales* ou *religieuses*. Il plaide pour la *non-ingérance* de l'Église *même dans une université catholique*. Dans une phrase qui a dû déplaire vivement à l'archevêque Cullen, il insiste sur le fait qu'une université n'est (je cite) « ni un couvent, ni un séminaire. Elle est un endroit où l'on prépare des hommes du monde à vivre dans le monde »⁵.

(3) Troisième point. Newman *semble* donc attribuer à l'université un rôle uniquement *intellectuel*. Il dit au début de la *Préface* du livre que « l'objet » de l'université est « intellectuel, non pas moral » (*its object is [...] intellectual, not moral*⁶). Il répète ailleurs que le but de l'université, c'est ce qu'il appelle *culture of the intellect* (la « culture de l'intellect » ou « culture de l'intelligence » ou (*intellectual culture*) (« culture intellectuelle »).

Un malentendu est possible ici indépendamment des problèmes de traduction. Le mot « culture » est à comprendre au sens d'une *activité*, celle qui consiste à « cultiver » notre intellect or notre esprit. (Newman parle aussi d'ailleurs, en anglais, de *cultivation of mind*, expression sans ambiguïté.)

Nous devons notre sens moderne du mot « culture », tant en anglais qu'en français, au poète et essayiste anglais, Matthew Arnold (1822-1888), qui, dans son livre *Culture and Anarchy* publié en 1869 emploie le mot pour désigner un *contenu*. Il définit la « culture » (de manière plutôt élitiste) comme « la connaissance [...] de tout ce qui a été pensé et dit de meilleur »⁷.

(4) Mais, quatrième point : « cultivation » de l'« intellect » en vue de *quoi* ? Il faut revenir ici à mon premier point concernant la nécessité pour l'université d'enseigner l'« universalité » du savoir.

L'université ne doit en aucun cas, selon Newman, « gaver » l'étudiant de simples connaissances factuelles. Loin de tout « bourrage » intellectuel, l'enseignement doit viser à montrer les *rappports* entre les différentes disciplines ou « branches » du savoir. Dans la 3^e

⁵ Cf. *L'Idée d'université*, 9^e conférence, p. 418.

⁶ En anglais : « its object is [...] intellectual, not moral ». Cf. *L'Idée d'université*, p. 30.

⁷ In *Culture and Anarchy*, cit. Ian Ker, *The Achievement of John Henry Newman*, Londres: Collins, 1991, p. 9.

conférence, il affirme que la « vérité » à rechercher ne se trouve pas seulement dans les faits mais aussi dans les *rappports* entre ces faits. Je le cite :

Tout savoir, quel qu'il soit, a pour l'objectif la vérité ; et si nous demandons ce que signifie la vérité, nous devons répondre, je pense, que la vérité consiste dans la connaissance des faits et de leurs rapports mutuels (*facts and their relations*) [...]. Tout ce qui existe, au regard de l'esprit qui le contemple, forme un seul vaste système ou un donné complexe (*complex fact*), lequel, bien entendu, se fragmente à son tour en un nombre indéfini de donnés particuliers (*particular facts*) qui, en tant que parties d'un tout, possèdent un nombre infini de rapports (*relations*) de toutes sortes les uns avec les autres. Le savoir consiste en la saisie (*the apprehension*) de ces donnés, tant en eux-mêmes que dans leurs rapports mutuels (*mutual positions and bearings*).⁸

Ainsi parvient-on à ce que Newman appelle une « tournure philosophique d'esprit » (*philosophical turn of mind*) ou une « habitude philosophique d'esprit » (*philosophical habit of mind*). Il l'appelle aussi tout simplement « la philosophie », en précisant le sens qu'il donne à ce terme : non un contenu mais une *manière de voir*.

Newman emploie une autre formule encore que je trouve encore plus parlante. Il parle de la nécessité d'acquérir ce qu'il appelle *a connected view or grasp of things*, « une vue ou une saisie (une appréhension) connectée des choses ».

Ce mot *connected* est parfois traduit en français par « synthétique ». Mais ce mot ne rend pas justice à la pensée de Newman. Il évoque pour ainsi dire un « produit » fini, le *terme* d'un processus, comme si le but était d'arriver à « faire une synthèse ». Mais ce qui intéresse surtout Newman, ce sont les « connexions » ou les *relations* qui existent *entre* les idées ou les phénomènes.

Dans la *Préface* du livre il déclare qu'un esprit (*an intellect*) bien formé aura « une vue ou une appréhension connectée des choses »⁹. Dans la 6^e conférence, il précise sa pensée dans les termes suivants :

Un esprit vraiment grand (*a truly great intellect*), reconnu comme telle par l'humanité tout entière, telle que l'esprit d'Aristote, ou de saint Thomas, ou de Newton, ou de Goethe [...] est donc celui qui s'élève à une vue connectée (*a connected view*) de l'ancien et du nouveau, du passé et du présent, de ce qui est éloigné et de ce qui est proche, et qui possède une perception (*an insight into*) de l'influence de toutes ces choses les unes sur les autres ; sans une telle vue, il n'y a ni tout, ni centre. Un grand intellect possède non seulement la connaissance des choses mais celle aussi de leurs relations mutuelles et vraies ; la connaissance envisagée non seulement comme un acquis, mais comme une philosophie.¹⁰

Dans un autre passage éloquent, il déclare que « ne pas connaître les rapports réciproques qui existent entre les choses (*the relative disposition of things*) est l'état des esclaves ou des

⁸ Cf. *L'Idée d'université*, 3^e conférence, p. 125-126.

⁹ *The Idea of a University*, Preface, Longmans (normal edition), p. xvii. Cf. *L'Idée d'université. Les discours de 1852*, Desclée de Brouwer / Ad Solem, p. 45. Nous traduisons d'après le texte anglais, la traduction française étant trop peu exacte et contenant même parfois des contresens.

¹⁰ *The Idea of a University*, p. 134. Cf. *L'Idée d'université*, p. 266.

enfants ; avoir tracé la carte de l'univers est la prétention, ou du moins l'ambition, de la philosophie »¹¹.

Il faut ajouter que la pensée de Newman a été façonnée par une tradition philosophique très *différente* de la tradition française, celle de *l'empirisme* anglais. Il ne pense pas spontanément en termes d'*oppositions* – en termes de « ceci ou cela », mais en termes de *complémentarités* : ceci *et* cela, et encore ceci, *et* cela... Cela donne parfois à sa pensée un caractère *apparemment* paradoxal, qui est caractérisé dans les termes suivants par son meilleur biographe :

L'esprit (*the mind*) de Newman [...] est caractérisé non par des contradictions mais par des forces complémentaires, si bien qu'on peut le qualifier, de manière tout à fait cohérente (*without inconsistency*), à la fois de conservateur et de libéral, de progressiste et de traditionnel, de prudent (*cautious*) et de radical, de dogmatique et pourtant de pragmatique, d'idéaliste mais de réaliste.¹²

Une telle forme de pensée pourrait nous aider, nous Français (!), à *sortir* de nos « ornières » idéologiques.

(5) Cinquième point. Revenons encore une fois à l'idée de « l'universalité du savoir ». L'université doit, selon Newman, enseigner *toutes* les disciplines ou « branches » du savoir. Mais que se passe-t-il si l'une ou l'autre, quelle qu'en soit la raison, se trouve exclue ?

Newman pense, bien entendu, à la théologie. Et sa pensée a une pertinence toute particulière pour un pays comme la France où *tout* enseignement religieux, tout enseignement concernant Dieu, se trouve exclu d'office de tous les niveaux de l'éducation nationale – sauf, bien entendu, comme « objet » culturel.

Trois conférences sont consacrées à différents aspects de cette question, les conférences 2, 3 et 4 intitulées respectivement (je traduis les titres anglais) « La théologie, une branche du savoir », « Rapport de la théologie aux autres domaines du savoir » et « Rapport des autres domaines du savoir à la théologie ».

En considérant ces rapports, Newman propose non pas l'image *verticale* courante au Moyen Age – la théologie aurait été la « reine » des sciences, située au sommet d'une sorte de « pyramide » - mais celle du *cercle*. Toutes les disciplines universitaires forment un « cercle » ; aucune n'est supérieure aux autres, mais toutes sont *nécessaires* pour que le cercle soit complet.

Que se passe-t-il pourtant si l'une ou l'autre discipline se trouve exclue du « cercle » ? Le cercle se trouve alors, dit Newman, « brisé en fragments épars » ; il n'existe plus d'unité de vision ou de conception. Plus grave encore, les autres sciences vont venir *usurper* la place laissée vacante.

Creusons un peu plus cette idée. Elle concerne tous les pays occidentaux, mais un pays comme la France au premier chef. Je crois qu'on peut en tirer trois conclusions :

¹¹ Cf. *L'Idée d'université*, p. 232.

¹² Ian Ker, *John Henry Newman. A Biography*, Oxford University Press, 1988, p. viii.

(i) Première conclusion : L'*exclusion* d'une discipline ou d'une matière particulière ne conduit-elle pas, explicitement ou implicitement, à la conclusion que cette discipline ou matière – en l'occurrence la théologie – ne constitue *pas* un *vrai* « savoir ». Newman pose explicitement la question dans la 3^e conférence :

Pouvons-nous exclure [la théologie] du cercle du savoir sans admettre soit que le cercle se trouve ainsi mutilé, soit que la théologie ne constitue en aucune façon une *vraie science (is really no science)* ?¹³

L'idée moderne que la religion est une simple affaire d'« opinion » personnelle et subjective ne se trouve-t-elle pas *renforcée* par cette exclusion publique et officielle ?

(ii) Deuxième conclusion : L'image du cercle laisse entendre une *interdépendance* entre les différentes disciplines ou « branches » du savoir. Si l'une des disciplines se trouve exclue, les autres « sciences » ou disciplines viendront inévitablement *usurper* la place laissée vacante. Elles dépasseront elles propres limites légitimes en proposant des explications du monde qui sont à proprement parler *en dehors* de leurs véritables compétences.

Newman s'exprime ainsi à ce sujet dans la 4^e conférence :

Je fais remarquer, donc, que si vous laissez tomber une science quelconque du cercle du savoir, vous ne pouvez pas garder vacant l'espace qu'elle occupait ; cette science se trouve oubliée ; les autres sciences serrent les rangs, ou, en d'autres termes, elles outrepassent leurs propres limites, et font irruption là où elle n'ont point affaire. [...] n'importe quelle science profane (*secular science*), cultivée à l'exclusion des autres sciences, peut donc devenir une menace pour la religion [...] n'importe quelle science, si compréhensive qu'elle soit, se fourvoiera abondamment, du moment qu'elle s'érige en interprète unique de tout ce qui survient au ciel et sur la terre [...].¹⁴

À l'époque où écrit Newman, cette « usurpation » était le fait surtout des sciences expérimentales, la physique et la chimie, ce qui conduisait à la création d'une vision matérialiste de l'homme et de l'univers. Plus tard, il y a eu l'essor des « sciences de la vie », conduisant parmi d'autres choses au darwinisme. La science historique se développa aussi à une vitesse galopante tout au long du XIX^e siècle, conduisant le plus souvent à historicisme.

Dans la première moitié du XX^e siècle, ce fut le tour de la psychologie et tout particulièrement de la psychanalyse de Freud, fondée sur des postulats explicitement athées.

Aujourd'hui, nous assistons à un retour en force d'un néo-darwinisme militant et d'une vulgarisation de certaines conclusions tirées des neurosciences. Quelle vision du monde induisent-ils ? Je vous laisse répondre.

(iii) Enfin, troisième conclusion : l'exclusion de la théologie – ou même de toute forme de religion – de la place publique en général et du champ de l'enseignement en particulier conduit non seulement à faire l'impasse sur *Dieu* – à refuser de poser même la question de Dieu –, mais aussi à promouvoir une vision tronquée et déformée de *l'homme*.

¹³ Cf. *L'Idée d'université*, p. 160.

¹⁴ Cf. *L'Idée d'université*, p. 170-172. Ici encore, la traduction des Textes Newmaniens manque de traduire l'image du *cercle*.

L'homme n'est plus – comme il l'était encore pour Bérulle, fondateur de l'Oratoire au début du XVII^e siècle – « *capax Dei* », « capable de Dieu » ou ayant en lui la « capacité » de recevoir en lui la *vie* même de Dieu. Il se trouve donc privé d'une *dimension fondamentale* de son être.

Toute *théologie* suppose, et débouche sur, une *anthropologie*. Et toute *anthropologie* ou bien suppose, ou bien exclut d'office, une *théologie*.

(6) J'arrive enfin à sixième caractéristique de la conception newmanienne de l'université. Je terminerai par là.

Beaucoup de lecteurs – et beaucoup d'universitaires qui ont écrit sur *L'Idée d'université* – sont arrivés à la conclusion que l'idéal que propose Newman – en se faisant le défenseur d'une « éducation libérale », de la « culture de l'intellect », d'une « tournure philosophique d'esprit » et de l'acquisition d'une « vue ou saisie connectée des choses » – constitue son dernier mot.

Et ils prennent le portrait qu'il nous propose, dans deux endroits du livre, du *gentleman* pour argent comptant, pour une expression de son *idéal d'humanité*.

Or, quand on connaît l'ensemble de l'œuvre de Newman, cela paraît paradoxal, et l'on est bien obligé de demander : mais où est *Dieu* dans tout cela ? Dieu non pas comme simple *idée*, comme l'« objet » d'une réflexion, mais comme le « sujet », si je puis dire, d'une *relation* ?

Or, le portrait que nous brosse Newman du *gentleman* est profondément *ambigu*. Il promeut un idéal ; et en même temps il le subvertit de l'intérieur. Mais pour saisir cela, il faut d'abord saisir l'*ironie* – subtile mais cinglante – de Newman. Et cette ironie, comme je l'ai déjà dit, échappe souvent à ses traducteurs.

Cet idéal du *gentleman* paraît, à première vue, constituer pour Newman le plus beau fruit d'une culture qu'on peut qualifier d'*humaniste*, au sens le plus noble du terme. Le *gentleman* a acquis un savoir étendu. Il a appris un certain nombre de valeurs. Il a acquis une maîtrise de soi. La « culture de l'esprit » qui l'a façonné est source de liberté, de mesure et de sagesse ; elle possède (je cite) une « excellence », une « beauté » et une « perfection » qui lui sont propres.

Mais plusieurs dangers guettent ce bel idéal humaniste : une confusion entre le *savoir* et la *morale* ; une confusion entre l'« intérieur » et l'« extérieur » de l'homme ; et une conception fautive de la *conscience*. Je parlerai très rapidement de chacun.

(i) La grande illusion qui sous-tend toute la philosophie de l'éducation au XIX^e siècle et pendant une bonne partie du XX^e est qu'il suffit de donner aux hommes de l'*instruction* pour qu'ils deviennent *moralement meilleur*. La formule de Victor Hugo : « Ouvrez une école, vous fermez une prison », en constitue un exemple parfait. Mais le savoir n'est *pas* la morale. Newman dénonce et démasque cette illusion.

(ii) Ensuite, Newman parle – ironiquement – de la « religion de la civilisation ». Celle-ci façonne la *surface*, non pas les *profondeurs* de l'homme, l'extérieur et non pas l'intérieur. Elle **subvertit** certaines valeurs fondamentales du christianisme tout en *semblant* les reproduire :

par exemple, à l'« humilité » elle substitue la simple « modestie » ; l'orgueil subsiste, mais sous un nouveau nom, il s'appelle maintenant « le respect de soi ». D'où cette conclusion ironique dans laquelle Newman définit le *gentleman* en termes purement *négatifs* :

C'est ainsi que cela constitue *presque* (*almost*) une définition du *gentleman* de dire que c'est un homme qui *n'offense jamais personne*. Cette description est à la fois raffinée (*refined*) et, *dans la mesure de ses propres limites* (*as far as it goes*), exacte.¹⁵

Dans un long passage de la 6^e conférence, la répétition incantatoire du mot *almost*, « presque », (répétition qui disparaît de la traduction française !) finit par miner de l'intérieur l'idéal que le conférencier fait semblant de vanter :

Cette perfection de l'intellect [...] est *presque* prophétique par suite de ses connaissances historiques ; elle arrive *presque* à pénétrer le cœur de l'homme, du fait de sa connaissance de la nature humaine ; elle possède *presque* une charité surnaturelle, en conséquences de sa libération de toute mesquinerie et de tout préjugé ; elle jouit *presque* du repos qu'apporte la foi, puisque rien ne peut l'étonner ; elle possède *presque* la beauté et l'harmonie de la contemplation céleste, si intime est sa connaissance de l'ordre éternel des choses et de la musique des sphères [*sic* !].¹⁶

(iii) Enfin, Newman ne cesse de dénoncer une *fausse* conception de la conscience : c'est la conception moderne, séculière, subjective et finalement « autonomiste » née au 18^e siècle, qui se répand rapidement à l'époque de Newman et qui est devenue aujourd'hui presque universelle. C'est une conception de la conscience qui *se passe de Dieu* et qui finit par *enfermer l'homme en lui-même*.

Selon Newman, ceux qui poursuivent l'idéal purement *humaniste* du *gentleman* (je cite)

ne regardent pas au dehors d'eux-mêmes, [...] ne regardent pas au travers et au-delà de leur propre esprit vers leur Créateur, mais se laissent absorber par l'idée de ce qu'ils se doivent à eux-mêmes et à leur propre dignité, et de leur conformité avec eux-mêmes. La conscience est devenue un simple respect de soi-même.

Et l'ironie du conférencier devient de plus en plus cinglante :

Lorsqu'ils font le mal, ils ressentent, non la contrition, qui a Dieu pour objet, mais le remords, et le sentiment d'avoir manqué à eux-mêmes. Ils se disent insensés, et non pas pécheurs ; ils éprouvent la colère et l'impatience, non pas l'humilité. [...] Quant à la confession, qui est si naturelle au catholique, pour eux c'est une chose impossible ; sauf, bien entendu, dans des cas où ils jugent, après avoir commis une offense, qu'ils se doivent à eux-mêmes de présenter des excuses, qu'on attend cela d'eux, et qu'ils éprouveront par la suite une certaine satisfaction à l'idée de l'avoir fait. Ils sont victimes d'une intense autocontemplation.¹⁷

¹⁵ Cf. *ibid.*, p. 380-381. C'est nous qui soulignons.

¹⁶ Cf. *L'Idée d'université*, Desclée de Brouwer, Textes Newmaniens VI / Éditions Ad Solem, p. 273-274. Les italiques sont de nous. Dans cette édition, l'ironie de ce passage échappe totalement aux traducteurs qui suppriment tout simplement (à une exception près) le mot *almost* !

¹⁷ Cf. *Ibid.*, pp. 356-357.

L'idéal du *gentleman* n'existe peut-être plus. Mais les idées, les attitudes et les mécanismes psychologiques décrits par Newman sont toujours *bien présents* dans notre culture contemporaine.

P. Keith Beaumont